

Radio-Paris et la propagande par Pierre Audiat.

Extrait 1

Ce ne fut guère avant l'automne 1940 que Radio-Paris eut organisé, dans une forme qui devait subir peu de modifications, son système à intoxiquer les esprits. Sans doute des émissions en français, dirigées par les autorités allemandes, avaient succédé rapidement aux derniers balbutiements de Bordeaux ; le mois de juillet n'était pas entamé que les Parisiens pouvaient capter les bulletins d'information que lisait un speaker dont il était bien impossible de savoir s'il était allemand ou français mais la plupart des émissions, destinées aux soldats allemands, étaient faites en leur langue ; elles s'interrompaient d'ailleurs tôt dans la soirée.

Ce fut *La Rose des Vents* qui instaura des campagnes radiophoniques dont l'origine était soi-disant française, mais dont l'inspiration et surtout le contrôle étaient, on le devine, entièrement allemands. Les bureaux de Radio-Paris, installés dans l'immeuble du Poste Parisien, sis aux Champs-Élysées, n'avaient à leur tête que des représentants de la Propagandastaffel, mais comme pour la presse, les occupants s'employaient à attirer, sans avoir l'air de les solliciter, les « bonnes volontés ». Rapidement le bruit se répandit que les rémunérations ou les cachets offerts par Radio-Paris avaient quelque chose de princier et contrastaient avantageusement avec les tarifs autrefois en vigueur ; en effet, ils étaient d'abord évalués en marks, puis changés en francs, ce qui, au taux de vingt francs le mark, formait des sommes assez coquettes. On apprit, plus tard, qu'une aubaine s'ajoutait à cette bonne affaire : les sommes versées par les Allemands aux Français n'étaient pas déclarées au fisc. Les offres de services ne manquèrent point ; des inventeurs de rubriques ou d'émissions, des artistes dramatiques ou lyriques, des musiciens firent antichambre dans les bureaux de Radio-Paris. Ses dirigeants allemands se montraient accueillants et leur choix n'était pas guidé par des principes sensiblement différents de ceux qui guidaient les dirigeants de la radio française : appréciation du talent réel et cote d'amour. La cote d'amour, cette fois, ne s'appliquait pas exclusivement aux artistes féminins, les occupants montrant dans leurs goûts l'éclectisme que l'on sait.

Radio-Paris s'employa à donner à ses auditeurs l'impression — là encore comme pour la presse — que rien, ou presque, n'était changé dans leurs habitudes radiophoniques. Ils retrouvaient la voix d'artistes connus, plusieurs des orchestres naguère en vogue ; les programmes étaient discrètement truffés de musique allemande, soit légère, soit sérieuse, et sa qualité était telle que les amateurs ne pouvaient s'en plaindre. Si strict que fût son contrôle, Radio-Paris commit quelques gaffes. L'une des plus amusantes fut l'émission d'un disque enregistré par une chanteuse réaliste. Les auditeurs à l'écoute furent ébahis d'entendre parmi l'énumération des choses et des gens que cette fille des faubourgs n'aimait pas :

J'ai Hitler dans l'blair

La chanson fut coupée net et le responsable, sans doute, sévèrement tancé. Toutefois, trait caractéristique de la manière nazie, non seulement les productions de cette chanteuse ne furent pas mises à l'index, mais elle-même devint, pendant l'occupation, l'une des artistes les plus assidues au micro de Radio-Paris. Les occupants ne détestaient nullement que leurs employés eussent à se faire pardonner peu ou beaucoup. Les Allemands s'effaçaient généralement derrière le micro, toutefois ils crurent habile de donner aux auditeurs de Radio-Paris un aperçu direct de ce qu'ils pensaient, en ayant soin de ne jamais heurter de front l'opinion française. Ils confièrent cette tâche délicate au docteur Friedrich, chargé de « commenter » la situation et de faire entendre raison aux mauvaises têtes et aux boudeurs. Parlant impeccablement le français, connaissant fort bien notre psychologie, se référant à la logique et au bon sens, insinuant et parfois spirituel, le docteur Friedrich, dont la véritable personnalité demeure mystérieuse, fut, de loin, le meilleur agent allemand de la propagande. Durant les premiers mois de l'occupation, alors que les Parisiens, assommés sous le coup qui les avait abattus, ne sentaient pas encore peser trop lourdement sur eux la main de la puissance colonisatrice, la voix du Dr Friedrich les poussait à se résigner sans rancœur, à s'habituer le plus promptement possible à un régime qui s'instaurait nécessairement pour une très longue période. Même ceux qui voyaient pour qui et pour quoi le docteur Friedrich travaillait devaient reconnaître que c'était de l'ouvrage bien fait.

(Audiat, 1946, pp.48-51)

Extrait 2

Les événements dramatiques de novembre 1942, Paris les vécut avec intensité ; l'émotion atteignit ses points culminants le 11 novembre, lorsque les Allemands, franchissant la ligne de démarcation, occupèrent la zone sud, et, le 27 novembre, quand fut connu le sabordage, à Toulon, de la flotte française. Le 11 novembre, on guetta aussitôt que la nouvelle invasion fut connue, les réactions de la radio de Vichy. Pendant les premières heures de la matinée, elle se borna à donner des informations, mais, vers 10 heures du matin, le speaker annonça une communication officielle. On entendit ces mots : « Le gouvernement français élève une protestation... », puis l'émission fut coupée, tout au moins sa transmission, par le poste de la région parisienne ; il ne fut plus jamais question sur les antennes vichyssoises de cette velléité de résistance et personne ne sut exactement contre qui et contre quoi le gouvernement de Vichy avait eu l'intention de protester.

(Audiat, 1946, p. 197)